

Au cours de l'hiver 196-, un homme d'une obésité vraiment peu commune vécut une aventure affreuse qui faillit le rendre fou. Il se vit à deux doigts d'être précipité dans le bassin d'eau sale où barbotait un ours blanc. Par une heureuse conséquence toutefois, il se retrouva délivré d'une idée fixe qui l'avait jusque-là emprisonné dans son carcan. À peine libéré cependant, il connut un état de pitoyable solitude intérieure qui rabougrit davantage encore son tonus moral déjà squelettique. Là-dessus, dans un coup de tête — car il était sujet à de brusques embrasements —, il décida de secouer aussi un autre fardeau dont il avait été également impuissant à se défaire : « Il faut que je liquide à tout prix et une fois pour toutes cette affaire-là ! Adviennent que pourra ! » Sur cet engagement solennel — et tandis que sa peu ragoûtante personne, à laquelle adhéraient encore les écailles et la puanteur de sardines pourries dont l'avait éclaboussé la grosse pierre jetée à sa place dans le bassin de l'ours, débordait d'une intrépidité quasi désespérée —, il téléphona en pleine nuit à sa mère, là-bas, dans sa lointaine province.

« Rendez-moi, s'il vous plaît, le manuscrit et les notes que vous m'avez volés, et que vous cachez je ne sais où. Ça ne peut plus durer ! dit-il. Je suis parfaitement au courant de toutes vos manigances ! »

L'obèse était sûr que sa mère, à l'autre bout du fil, à plus de mille kilomètres de là, se tenait debout avec, dans la main, le vieil écouteur démodé. Il se persuada, d'une façon fort peu scientifique, qu'il percevait — si nette dans la ténuité de son murmure parce qu'à cette heure avancée de la nuit il n'y avait personne à proximité des circuits — la respiration de celle qui, à l'autre extrémité, demeurait silencieuse ; et dès lors qu'il s'agissait de la respiration de sa mère, il éprouva aussitôt dans sa poitrine comme une sorte de blocage. En fait, ce que, par le canal de l'écouteur, captait son oreille — sa minuscule oreille tout à fait disproportionnée à la masse de son énorme tête —, c'était sa propre respiration.

« Vous ne voulez pas me les rendre ? Soit ! Ne me les rendez pas ! », hurla-t-il. Il venait en effet de s'apercevoir de sa légère méprise et cela avait suffi à le mettre hors de lui. « Soit ! Mais je réécrirai la biographie de mon père, et je dirai les choses encore plus crûment ! Je publierai partout que son esprit s'était détraqué, et comment il a pendant des années vécu volontairement cloîtré, jusqu'au jour où il a poussé tout d'un coup un grand cri et où il est mort sur place ! Et vous aurez beau essayer de me mettre des bâtons dans les roues : cela n'y changera rien ! »

L'obèse, de nouveau, se tut, guettant une quelconque réaction à l'autre bout du fil et prenant bien soin cette fois de placer son épaisse main devant l'appareil. Mais on se contenta de raccrocher tranquille-

ment et par là même avec d'autant plus d'énergique efficacité. Au bruit sec que fit le récepteur, il pâlit comme une petite fille, se mit à trembler et retourna à son lit où, malgré la nausée que lui donnait l'odeur de l'eau sale du bassin de l'ours, il pelotonna sous les couvertures son gros corps bouffi, en laissant échapper des sanglots de rage. S'il tremblait toutefois de la sorte comme une feuille, c'était aussi à cause de cette extrême, de cette pitoyable solitude intérieure qui était la sienne depuis que le matin même au zoo il avait accédé à ce qu'il avait ressenti comme une libération. Voilà ce qui le faisait sangloter dans l'obscurité malodorante de ses couvertures, où il était assuré de n'être observé de personne. Le gros homme pleurait de rage, de peur, d'affreuse solitude, exactement comme il l'aurait fait si les froides mâchoires de l'ours jaunâtre, immergé jusqu'aux épaules dans l'eau sale et glacée, lui avaient broyé la tête dans leur étau — une tête énorme en forme de fez, vraiment massive, du fait non seulement de la boîte crânienne volumineuse, mais aussi d'une tignasse rebelle et peignée à contresens de sa spirale capillaire. Ses larmes eurent bientôt trempé les draps du lit. Changeant alors de position, il se repelotonna et recommença à sangloter. Depuis plusieurs années il couchait seul dans le lit à deux places partagé autrefois avec sa femme, et il trouvait bonne cette liberté d'une espèce particulière qui, pour être mineure, n'était pas pour autant à dédaigner.

La même nuit, tandis qu'il s'endormait en larmoyant, là-bas, au village, sa mère se cuirassait avec résolution pour livrer à son fils une bataille décisive. De sorte qu'à cet égard au moins il n'avait pas donné un coup d'épée dans l'eau et n'avait donc aucune rai-

son de se lamenter. Dans son enfance, chaque fois qu'il avait interrogé sa mère sur le confinement volontaire dans lequel s'était tenu son père et sur sa mort brutale, elle avait coupé court à toute communication en faisant semblant de perdre la tête. À ce point que lui-même avait fini par feindre la crise de folie avant elle, mettant en pièces tout ce qui se trouvait à sa portée, allant même jusqu'à faire crouler au fond du jardin le mur de pierres, de l'autre côté, sur le talus tapissé de ronces. Ce que pourtant il éprouvait alors, c'était sans plus le sentiment, fondamentalement vain, d'une victoire sans portée, ne permettant même pas l'amorce d'un vrai contact entre lui et sa mère. Et depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis près de vingt ans, s'était perpétué, sans connaître de cesse, entre la mère et le fils, un état de tension comparable à celui qui, dans les westerns, s'exprime par un échange de regards appuyés entre deux truands portant revolver à la ceinture : lequel des deux, devançant l'autre dans l'accès de folie simulé, remporterait de ce fait une secrète victoire ? Au cours de cette nuit-là cependant les choses prirent un tour différent. Déterminée à mener la lutte sur de nouvelles bases, sa mère, le lendemain matin, porta à un imprimeur de la ville voisine le texte d'un message qu'elle avait mis au point pendant la nuit, et elle en expédia, par lettre exprès et recommandée, une copie à chacun des frères et sœurs du gros homme, à leurs conjoints et à tous les membres de la famille. Celle que reçut la propre femme de l'obèse portait en rouge la mention : « *Confidentiel* » ; mais la nature même de son contenu imposa à la jeune femme de la montrer à son mari. Elle était ainsi libellée :

« *Notre ROITELET est devenu fou. Nous tenons à vous informer qu'il ne s'agit pas d'une tare héréditaire, mais d'une syphilis rapportée de l'étranger. Aussi vous prie-t-on instamment, afin de parer à toute contamination, de cesser tout rapport avec lui.* »

*Signé : ...*

*Hiver 196-*

« *L'orphelinat  
avec ses cabinets  
dans la cour...*

*Mais à trente-trois ans ? ...<sup>1</sup> »*

HYAKKEN

Malheureusement, de tous les membres de la famille, la personne la plus à même de saisir la signification de ce message, parce qu'elle était la seule à vivre de sa plume, c'était lui, l'obèse. L'allusion à ses trente-trois ans, l'appellation dérisoire de « roitelet » ne visaient qu'à le ravalier ; sans parler de l'ajout de la fin, la phrase sur les cabinets de l'orphelinat (il n'était d'ailleurs pas certain qu'elle fût d'Uchida Hyakken) par laquelle on suggérait qu'il n'était pas le fils de sa mère : autant d'intentions blessantes qui trahissaient chez la rédac-

1. Il y a là un calembour intraduisible. D'une part « roitelet » se dit « misosazai » ; d'autre part « trente-trois ans » s'exprime par quatre idéogrammes, normalement lus en japonais « sanjusansai », mais qui théoriquement pourraient se lire aussi : « mitosansai » (N.d.T.).

trice un navrant débordement de haine. Mais personne, dans toute la parenté, n'était, en matière de nuances psychologiques, suffisamment armé pour sentir tout cela — en dehors de lui. Un fait, quoi qu'on prétendît, restait indéniable : le lien de sang qui l'unissait à sa mère ; car comme son obèse de fils, et comme son petit-fils, elle était grasse à souhait, ou davantage. Quant à la maladie qu'il aurait rapportée de l'étranger, il était convaincu que sa femme ne se laisserait pas sur ce point gagner par les soupçons. Néanmoins lorsque, réfléchissant, il se disait que ce texte, l'imprimeur de la ville voisine l'avait eu — fatalement — sous les yeux, et qu'on l'avait expédié aux quatre coins du pays à tous les membres de la famille, il en avait le moral ravagé.

Ceci l'amena paradoxalement à se rendre compte à quel point avaient compté, pour son enfant peut-être, à coup sûr pour son bien-être à lui, les lourdes chaînes — ou ce qu'il avait jugé tel — qui le rivaient alors à son fils. Mais il était maintenant devenu clair, depuis la désolante mésaventure du zoo, qu'il doutait à présent de la réalité de ces contraintes, soupçonnant même que ses efforts pour les maintenir n'avaient eu d'autre résultat que de lui valoir des déceptions répétées. À présent, le détachement acquis était un peu comme un papier collant d'une extrême puissance adhésive qu'il ne pouvait plus arracher de ses mains ni de son cœur. Revenir au *statu quo ante* n'était plus possible.

Jusqu'au jour où, à deux doigts de se voir précipité dans le bassin de l'ours blanc, il faillit perdre la raison, l'obèse faisait tout en compagnie de son fils :

ensemble ils allaient de droite et de gauche, se vau-traient par terre, prenaient leurs repas. Il en retirait l'indéniable impression que son fils était d'abord pour lui une lourde gêne, une contrainte qu'il parvenait à dominer bien que faisant peser une menace sur l'ensemble de son existence quotidienne. Mais en fait, il se voyait comme une victime passive, supportant placidement les gênes imposées par son fils, et cette réflexion n'allait pas sans plaisir.

Il avait toujours aimé les enfants. À l'université, il avait obtenu la qualification nécessaire pour trois sortes d'enseignement. À l'approche de la naissance de son fils, tout son corps avait été parcouru d'étranges spasmes dus à l'attente et à l'anxiété, au point qu'il ne pouvait rester une minute tranquille. À y repenser depuis, il avait le sentiment d'avoir compté sur la venue au monde de ce fils pour commencer une nouvelle vie, soustraite à l'influence de l'ombre de son père mort. Mais quand, très amaigri alors, il avait questionné fébrilement le docteur à sa sortie de la salle d'accouchement, l'autre lui avait répondu d'une voix neutre :

« Ton petit présente une grave anomalie. Même si on l'opère, je crains qu'il ne meure ou qu'il ne reste idiot — l'un ou l'autre. »

À cet instant, quelque chose en lui s'était brisé, irréparablement. Puis la présence de ce bébé voué à mourir ou à rester idiot avait très vite colmaté la fracture, comme le cancer s'installe à la place des cellules détruites et continue à proliférer. Lors des démarches préalables à l'intervention chirurgicale, et bien qu'à l'époque il fût encore filiforme, il s'était multiplié de toutes parts en une activité quasi frénétique. Son sys-

tème nerveux n'offrait plus qu'un mélange confus de points hypersensibles et de zones d'excessive hébété. C'était comme quand une plaie enflammée commence en profondeur sa cicatrisation : il y avait des places en lui qui, touchées avec précaution, ne lui faisaient absolument pas mal ; mais quand, rasséréiné, il y touchait l'instant d'après, elles le faisaient tressaillir sous le coup d'une douleur cuisante.

Au jour limite pour déclarer le nouveau-né, il s'était rendu à la mairie de son quartier, où l'employée lui avait demandé quel prénom il voulait donner à l'enfant ; mais il n'avait encore aucunement réfléchi à la question. À ce moment l'opération était en cours, et l'enfant allait être sommé de choisir entre la mort et l'imbécillité : une telle existence méritait-elle de recevoir un prénom ?

L'obèse néanmoins — redisons au risque de nous répéter qu'à cette époque-là le surmenage lui avait fait atteindre un degré de maigreur au-delà duquel il ne devait jamais aller — avait la formule de déclaration et, puisant dans le vocabulaire latin qu'il avait retenu de sa première année d'université un simple mot capable d'évoquer à la fois la mort et l'idiotie, il en avait rendu les sonorités au moyen de l'idéogramme signifiant « forêt », donnant ainsi à son fils le nom de « Mori ». Puis, la formule toujours à la main, il était allé aux cabinets, secoué à n'en plus finir d'un rire silencieux impossible à réfréner. Cette ignoble crise était certainement imputable à l'état dépressif dans lequel il se trouvait alors ; mais il faut dire aussi que, dès son enfance, il y avait toujours eu une partie de sa nature profonde pour considérer de la sorte sa propre vie et celle des autres, avec un manque total

de sérieux, et pour les tourner en dérision. C'est une chose qu'il n'avait pu éviter de reconnaître quand bientôt, son fils ayant quitté la clinique, il avait commencé de vivre avec Mori. Car chaque fois qu'il appelait l'enfant par son nom, il croyait entendre dans les ténèbres du fin fond de son esprit son propre rire effroyablement inconsidéré, voire indécent, qui tournait en dérision toute son existence. Cela étant, il avait proposé, pour le seul usage domestique, de donner un surnom à son fils (il avait eu bien du mal à fournir à sa femme une justification). C'est ainsi qu'il avait surnommé son fils Eeyore, du nom de l'âne pessimiste dans *Winnie l'Ourson*.

Par ailleurs, il s'était repris à penser que ses rapports avec son père — qu'encore enfant il avait vu si longtemps vivre dans un confinement volontaire avant sa disparition brutale — recelaient la source première de ce qu'il entraînait de malentendu, d'insincérité, de porte-à-faux dans son être actuel, et il avait entrepris d'essayer de reconstituer dans sa totalité l'image de ce père dont il ne gardait qu'un souvenir flou. Cela avait été l'origine de conflits nouveaux et répétés avec sa mère qui, par le biais de ses accès de folie simulés, opposait déjà systématiquement une fin de non-recevoir à toutes les questions dont il la pressait sur la claustration volontaire et la mort de son père, et dont il n'avait jamais pu tirer un mot. Surtout, bien loin de coopérer, elle avait profité d'un séjour chez lui pendant son voyage à l'étranger pour lui dérober ses notes et le manuscrit inachevé de la biographie paternelle qu'il était en train d'écrire. Elle les avait encore. Il n'était pas du tout impossible qu'elle les eût détruits ; mais comme cette seule perspective lui donnait des

idées de meurtre, il n'avait eu d'autre ressource que d'éviter d'y penser.

Cela dit, il était bien forcé de reconnaître qu'il était anormal qu'un homme de son âge fût encore à ce point dépendant de sa mère. Une nuit où le whisky qui lui tenait lieu de somnifère l'avait rendu ivre, tandis qu'il tripotait la queue d'un chien d'ornement rapporté par lui du Mexique — un article de bazar incontestablement, raccommo­dé à mi-corps avec de la terre glaise d'une couleur entièrement différente —, il avait par hasard découvert du côté en question un orifice dans lequel il avait soufflé de toutes ses forces, comme il l'eût fait dans une flûte ; et à sa grande surprise, il en était sorti un épais nuage d'une fine poussière noire qui était venue se plaquer comme un enduit sur ses prunelles. Se croyant devenu aveugle, il avait, dans un mouvement de panique, imploré sa mère : « Maman ! Maman ! Venez m'aider, je vous en prie ! Si je deviens aveugle et si je perds la raison comme mon père, que va-t-il advenir de mon fils ? Oh ! je vous en supplie, dites-moi comment survivre tous à notre folie ! »

Sans raisons bien établies, l'obèse s'était mis à envisager avec inquiétude le vieillissement prochain de sa mère : elle allait mourir, laissant les choses en l'état, continuant de garder pour elle ce qu'elle aurait dissimulé pendant plusieurs dizaines d'années — les explications relatives non seulement à la réclusion volontaire et à la mort du père, mais aussi à ce qu'il y avait de bizarre là-dessous, le sous-tendait, et devait rendre compte de l'instabilité du fils, de l'existence également du petit débile mental qui était bel et bien là, on ne peut plus réel, et dont il présumait que jamais plus, jamais, il ne pourrait le détacher de lui.

On a dit plus haut comment, toute la nuit qui avait suivi son expérience, manquée de peu, de plongeon dans le bassin de l'ours, il s'était senti affreusement seul et incapable de s'endormir dans ce lit trop large, même pour quelqu'un de sa corpulence. Mais une autre circonstance avait joué dans le même sens. Si en effet la famille certes, mais aussi les gens de son quartier savaient qu'il passait tout son temps en compagnie de son fils Mori, gras comme son père, et qu'il l'avait surnommé Eeyore, ils ignoraient une chose.

Jusqu'à ce jour décisif en effet il ne s'endormait jamais qu'avec un bras tendu vers le berceau de son fils, installé à son chevet ; et si sa femme ne couchait plus avec lui et faisait chambre à part, c'était moins pour cause de mésentente que pour ne pas gêner l'intimité du père et de l'enfant. Il dormait ainsi, le bras tendu vers le berceau de son fils, afin que celui-ci, se réveillant la nuit, pût atteindre tout de suite, dans les ténèbres au-dessus de sa tête, la main grasse et chaude de son père. Cette attitude relevait de la volonté délibérée d'être celui qui protège et qui sauve. Mais à présent il lui fallait bien reconnaître que, même dans ces détails de son existence, quelque chose n'allait pas, comme quand des grains de sable aux arêtes vives se glissent dans vos chaussettes — et ce, à la lumière de cette rupture qui s'était produite en lui tout de suite après ces quelques minutes pendant lesquelles les voyous, le soulevant par la tête et les chevilles, avaient fait mine de le précipiter dans le gouffre au fond duquel l'ours blanc, les yeux levés vers lui, manifestait un intérêt soupçonneux. En tout état de cause, ne pouvait-on aussi bien imaginer que c'était lui, le gros homme, qui dormait en requérant assistance de son



bras tendu — que, l'équilibre ainsi se rétablissant, c'était lui qui, réveillé par un rêve terrifiant au milieu de la nuit, promenait aussitôt une main tâtonnante dans l'obscurité et rencontrait la chaude menotte de son fils endormi ? Une fois reconnue cette objection surgie au fond de lui-même, chacun des détails de cette existence entièrement partagée avec son fils, et dont il avait été jusque-là persuadé qu'ils étaient l'expression de son esclavage vis-à-vis de ce fils, se présentait maintenant sous un visage nouveau, marqué d'incertitude, et qui multipliait ce qu'il ressentait comme autant de fausses notes. Il reste cependant que les détails les plus simples de son existence, ou pour mieux dire, de la vie vécue ensemble par ce père et ce fils affligés d'embonpoint, n'introduisirent que rarement dans ses mécanismes intérieurs les grains de sable de ces fausses notes et lui furent même une consolation à mesure que, se sentant terriblement seul désormais, il apportait au conflit avec sa mère un acharnement de plus en plus vif. Le fait est qu'après sa mésaventure, il n'y eut en somme rien de changé aux menues habitudes de cette existence.

Tous deux, qu'il pleuve ou qu'il vente — et ce n'est pas là figure de style, mais la réalité pure —, s'élançaient à bicyclette pour se rendre dans un restaurant chinois où il commandait un Pepsi-Cola et un bouillon d'os aux nouilles. Les jours de pluie, l'obèse s'encapuchonnait d'un ciré comme en portent entre autres les pompiers ; quant à l'enfant, il l'emmaillotait dans un vieil anorak à lui. Tant que le petit était resté d'une grosseur normale, il l'installait sur un siège en métal léger fixé au guidon et « godillait » en appuyant sur les pédales. Que de prises de bec furieuses il avait eues

avec la police ! « Je vous rappelle que la loi interdit formellement de monter à deux sur une même bicyclette, surtout avec une installation pareille ! » Mais précisément parce qu'il était convaincu de la justesse de sa cause, il se bagarrait à corps perdu avec les agents de police. Et lorsque à présent il regardait en arrière, pouvait-il ne pas remarquer que quelque chose grinçait un peu dans tout cela ? Était-il si sûr d'avoir eu réellement la conviction qui le faisait alors protester si fort ? Devant chaque agent qui les pinçait à rouler à deux sur le même vélo, il refusait de baisser pavillon, proclamant que son fils était arriéré mental (et c'est justement parce qu'il avait conçu la haine la plus profonde pour ce terme-là qu'il l'utilisait inlassablement comme arme contre la police), que l'enfant ne connaissait à peu près aucune joie, parbleu ! et que sa seule fiche de consolation, c'était de prendre place sur ce petit siège en métal léger, parfaitement illégal, fixé au guidon de la bicyclette, pour aller déguster quelque part, lui, un Pepsi-Cola, et son père un bouillon d'os aux nouilles. Bientôt l'enfant, fatigué à la fois et dégoûté de cette station immobile et pleine d'instabilité au milieu de la chaussée, se mettait à grogner de mauvaise humeur. Le gros homme à son tour haussait furieusement le ton ; sa voix devenait rauque ; il s'échauffait en parlant — sa façon, à lui, de manifester son mécontentement. En général la discussion se terminait par la capitulation de l'agent de police. Alors, comme s'il n'avait cessé d'être victime de la persécution policière à propos d'une affaire extrêmement grave :

« Tu as vu, Eeyore, comme on lui a réglé son compte, au flic ? Une victoire de plus ! Ça fait dix-huit d'affilée » murmurait-il à l'oreille de son fils que cela